

Le Monde

22 JUILLET 1995

CULTURE

Dans les murs splendides du Musée Calvet, un homme singulier, Ezéchiél Garcia-Romeu, présente La Méridienne, Le spectacle le plus court (moins de cinq minutes) et le plus épatant du Festival se joue pour un spectateur à la fois.

La révélation d'Ezéchiél Garcia-Romeu

C'est le spectacle le plus court le plus singulier et peut-être le plus beau du Festival: La Méridienne dure moins de cinq minutes, se joue pour un spectateur à la fois, et laisse le souvenir d'un rêve. On se gardera de raconter ce qui se passe dans le bref moment où le spectacle se déroule, pour la raison que chacun y est abandonné à sa fantaisie, mais rien n'empêche de dévoiler les prémisses de La Méridienne.

D'abord, il y a la fraîcheur délicieuse du Musée Calvet, ses salles blanches en cours de restauration, sa cour intérieure laissée à la solitude: un endroit de silence rassérénant. Une table accueille les spectateurs, joliment dressée, avec des fruits, des salades, de l'eau, du vin, des fleurs : c'est l'antichambre de la Méridienne, la halte dans le musée avant l'inconnu. Ezéchiél Garcia-Romeu, l'initiateur du spectacle, tient à ce moment où comme dans un sas, les visiteurs font délicieusement le vide en picorant. De ses grands yeux noirs, Ezéchiél Garcia-Romeu veille sur chacun de ses invités. Il a trente-trois ans, habite Nice, et promène en Europe ses idées : guitariste devenu marionnettiste, il a jusqu'aujourd'hui mis en scène des opéras dont La Sorcière du placard aux balais, de Marcel Landowski, imaginé la scénographie de l'exposition « Horst, 60 ans de photographie », peint des toiles pour une autre exposition : « Le San Diego, un trésor sous la mer ». Sa Méridienne arrive à Avignon après avoir flâné dans une cave et des appartements de Paris, une usine de Lille, le théâtre de Nice. Merci à Pierre Provoyeur, le conservateur du Musée Calvet qui, ayant vu le spectacle, a proposé de l'accueillir à son tour. Et voilà le moment arrivé où Ezéchiél Garcia-Romeu vous invite à le suivre. Vous traversez une salle vide où brillent de petites bougies posées sur le sol. Ezéchiél Garcia Romeu écarte un double rideau rouge. Vous pénétrez dans une alcôve. Une chaise vous attend. A un signe de votre hôte, vous vous asseyez, lui s'efface. Maintenant, votre regard plonge dans le noir d'un cadre: vous êtes face au « Marotoscope ». Ne cherchez pas le mot dans le dictionnaire, le Marotoscope n'existe pas, sinon tel qu'Ezéchiél Garcia-Romeu l'a inventé: une petite merveille pour jouer, pour rêver.

B. S.

LE FIGARO

21 JUILLET 1995

Le théâtre, seul à seul

Il fait bon se glisser dans la fraîcheur toute climatisée du musée Calvet. Il est étonnant d'y trouver un retable dressée pour le déjeuner ou le goûter, au bout d'une salle où des tableaux et des sculptures trônent en majesté. Il est surprenant, dans la cohue du festival, de quitter la foule et de se retrouver seul, assis devant un marotoscope.

« Marotoscope ? C'est un mot que j'ai inventé », confesse Ezéchiel Garcia-Romeu, auteur et interprète de « La Méridienne », qui prend place dans une petite pièce octogonale du même nom.

Un marotoscope est un castelet pour spectateur unique, un théâtre miniature muni d'une lucarne devant laquelle vous êtes assis. La Méridienne est certainement le spectacle le plus court de tout le festival in et off compris. Il dure cinq minutes, tout au plus six, et se savoure en tête à tête avec une marionnette.

Mais ne vous y fiez pas. Le plaisir vient aussi du temps qui s'élire et s'allonge curieusement, du temps que l'on prend soudain pour marcher précautionneusement à l'approche du castelet, du temps pris par cette fine marionnette pour émerger de la poussière et tracer quelques mots sur son écritoire. Les perspectives sont bouleversées, on passe de l'infiniment petit à l'infiniment grand, on retient sa respiration de peur de briser la magie.

« Le trajet est très important au théâtre, souligne Ezéchiel. Même pour un spectacle classique. le parcours doit être particulier. C'est un passage. Comme devrait l'être le lever du rideau, qui n'est vécu que comme une convention. »

Ezéchiél Garcia-Romeu a créé ce spectacle y a un an et demi et a été appelé à Avignon par le conservateur du musée Calvet. Pierre Provoyeur, afin de faire entrer un peu d'air frais dans ce musée en cours de rénovation et de réhabilitation. Ce n'est qu'en 1996 que la grande galerie rouvrira ses portes au premier étage, mais le rez-de-chaussée est désormais ouvert et présente une partie des riches collections. On ne pouvait trouver osmose plus parfaite que cette Méridienne fragile et délicate et ce musée en cours de renaissance.

« J'ai eu l'idée du marotoscope dans mon atelier, raconte Ezéchiel. Un jour j'ai été fasciné par une poupée que j'avais construite et j'avais cette sensation très forte de découvrir seul cette marionnette. J'ai alors voulu recréer cette sensation.

D'origine argentine, Ezéchiel est arrivé en France à l'âge de huit ans. Il a d'abord été au conservatoire de musique de Nice où il apprit la guitare classique. Il s'est ensuite intéressé aux marionnettes, puis a bifurqué vers le théâtre, autant la scénographie que la mise en scène, et, plus récemment, il s'est lancé dans l'opéra.

« Avec mes marionnettes, je suis fibre de faire ou de ne pas faire un spectacle, précise-t-il. C'est une part particulière de mon travail... »

A Avignon, il partage sa manipulation avec Philippe Chef, un comédien installé dans la région, qui sait aussi bien tirer un feu d'artifice que monter une pièce de Michel Vinaver. A eux deux, ils accueillent le public, curieux et ravi de cet impromptu.

C. J.

scènes

A vos marques

Le plus grand mystère entoure La Méridienne, spectacle de quatre minutes pour un seul spectateur dirigé par Ezéchiel Garcia-Romeu. 240 secondes de rêve dont chacun garde jalousement le secret. Sans doute parce que l'auteur déjoue les règles habituelles de la représentation et démasque du même coup cette prétendue connivence entre l'artiste et son public. Créée à la Manufacture de Lille, reprise dans une cave parisienne, La Méridienne a pris ses quartiers d'été dans l'élégant musée Calvet, durant tout le Festival d'Avignon. Une allée peuplée de sculptures sagement immobiles, sous l'œil hilare d'un Faune debout carmant sa queue, oblique vers une salle haute, renfermant des trésors signés Bruegel, Di Bartolomeo... Plus loin, un buffet est dressé: le spectateur est d'abord un convive, Ezéchiel Garcia-Romeu, un hôte attentif et chaleureux, que l'on rejoint bientôt vers son "Marotoscope", terme inventé de toutes pièces et désignant ce castelet minuscule qui s'intercale entre le spectateur et le meneur de jeu. Avant cela, on aura attendu dans une sorte d'antichambre, à la claire pénombre, que le visiteur précédent quitte la place. Invariablement, son sourire aura préparé à une grande douceur et creusé un peu plus la curiosité.

Mais qu'est-ce qui a bien pu pousser ce jeune metteur en scène - que l'on avait croisé à Nice au dernier carnaval, réglant la mise en scène d'un défilé chorégraphié par Accrorap et interprété par des jeunes des banlieues -, ce peintre, ce marionnettiste, ce scénographe habitué aux vastes espaces des opéras; oui, qu'est-ce qui a bien pu le pousser à officier ainsi dans l'ombre?

"J'ai voulu rendre, à un spectateur à la fois, l'univers dans lequel on se trouve lorsque l'on crée. On se retrouve face à soi, dans des moments de grâce. Ce n'est pas toujours douloureux, ni forcément sulfureux.

Ce spectacle est une miniature, un espace réduit aux proportions de notre univers mental qui renvoie le spectateur en lui-même. La narration et l'utilisation du temps qu'elle induit permettent à chacun d'intérioriser cet espace, en mélangeant le temps mythique et le temps réel. L'un ouvre sur l'infini, l'autre se réduit à quelques minutes. C'est en cela qu'on rejoint le phénomène de la création. Je ne crois pas qu'on crée spontanément, mais je pense que la combinaison des souvenirs, inconscients et anciens, qui peuplent notre mémoire, génère ce processus qu'on appelle création."

C'est inévitable: on songe aux pièces de Jerzy Grotowski, auteur du "Théâtre pauvre", réservées à une poignée de spectateurs, au "Théâtre de marionnettes" de Kleist. Ces références, bien sûr, ne sont pas étrangères à Ezéchiel, l'ange lumineux de ce théâtre rêvé. Mais finalement il ne considère pas ce Macotoscope comme l'instrument d'un spectacle. "Ce que vous avez vu tient plus de la sculpture ou de la peinture, car ce voyage à travers le temps se déroule dans une certaine immobilité."

Quoi qu'il en soit, La Méridienne, fulgurance comme un songe, s'imprime à jamais dans les anneaux de la mémoire.

Fabienne ARVER

L'ALBUM DU
FESTIVAL D'AVIGNON
1995

Le Monde
EDITIONS

Pour aller du plus long au plus court, il faut passer par les musées. Pas par les expositions, plutôt discrètes: le Théâtre Citoyen, Pasolini, Fassbinder. Par un musée: le

Musée Calvet. Ni In ni Off, s'y passe un moment magique. Autre chose qu'un simple spectacle. Cinq minutes hors du temps, en tête à tête seul à seul avec une créature minuscule qui envahit l'univers, homoncule livide surgi de la nuit, né des mains d'un demiurge au sourire timide. Il porte un prénom de prophète: Ezéchiel. Il s'appelle Ezéchiel Garcia-Romeu.

Il offre un fragment d'ailleurs, fascinant, irracontable, inoubliable.

Colette GODARD

LE DEVOIR

23 MAI 2002

6° carrefour international de la marionnette de Québec

La « redoute »

C'est à l'occasion des représentations données en juillet 1995 au musée Calvet à Avignon que ce spectacle a pris pour titre La Méridienne. On lui a simplement donné le nom de la salle du musée, où le Marotoscope a été placé. A Québec, le spectacle aurait pu être simplement rebaptisé «La Redoute» et porter le nom de l'endroit convivial et pétri d'histoire où on le joue. Quant au Marotoscope, je ne vous le décrirai pas. Le mot ne figure dans aucun dictionnaire. C'est dire assez la singularité de l'expérience théâtrale que propose Ezéchiel Garcia-Romeu.

D'ailleurs, certains auront peut-être entendu parler de la dernière visite du Théâtre de la Massue à Québec. Il avait donné Aberrations du Documentaliste il y a deux ans. Autre miniature destinée à une trentaine de spectateurs, autre bijou où le temps et le contact avec celui qui assiste à la représentation sont magnifiés. Mais La Méridienne va encore plus loin dans la personnalisation du spectacle et

dans le soin qui est apporté à la préparation du spectateur. A peine quinze élus par représentation, à qui échoit le privilège d'un poème dramatique silencieux que chacun reçoit à tour de rôle.

Dès lors, tout est mis en place pour que le public apprécie à sa juste valeur le temps précieux qui lui est consacré. De son entrée dans la salle commune sont servis vin, fromage et fruits jusqu'à l'instant où l'on vient avec délicatesse lui murmurer ce qui l'attend, le guider jusqu'au seuil de la représentation et lui indiquer quand elle prendra fin.

Vous aurez compris que le secret qui entoure le dévoilement contribue à faire de l'expérience un bien inestimable.

C'est une aventure étrange à laquelle chacun réagira à sa façon. Certains resteront muets e auront envie de rentrer vite chez eux, emportant bien caché le secret dans le plus intime d'eux-mêmes. D'autres voudront tout de suite partager ce que la minuscule merveille a produit en eux. Quelques-uns s'acharneront à raconter en se demandant jusqu'où ils peuvent aller sans priver leur semblable du moment unique au cours duquel une scène, si petite soit-elle, si courte soit-elle, ne s'adresse qu'à soi.

Hervé GUAY



THE TIMES THURSDAY JANUARY 16, 1997

Blink and you miss it: the Mime Festival serves up a show lasting just five minutes

Briefencounter

The London International Mime Festival brings many curiosities our way. I cherish the evening I sat in a striped pavilion erected within the ICA, put on the silver wig that identified me as Haydn and read some words in praise of Mozart, who played us a little light music before handing round cups of chocolate.

But inside that pavilion there were about 30 of us. At the BAC, the performance by young Frenchman Ezechiel Garcia-Romeu takes place within a tent only large enough for one person at a time, and it lasts five minutes.

Was that five minutes you said, Mr Kingston? From the moment his audience of one begins staring into a miniature theatre to the moment when its black curtain falls again, yes, “cinq minutes”.

What we see there is Mr Garcia-Romeu's hands, one of which articulates a glove puppet, though calling this elaborately carved item a puppet is akin to saying that Michelangelo's David and Tracy's garden gnome are both statues. A ghostly figure, on whose tiny face a lifetime's sorrows seem to be etched, takes his place at a table, dips his quill, writes, discards. The gestures of discontent are exquisitely life like and what happens would have appealed to Samuel Beckett, master of the bleakly brief effect.

The experience is so pure that the dross of life seems blown away. As for Marot: a poet of that name wrote the first French sonnet 500 years ago, so perhaps it is he we have glimpsed, trying to write the second.

Jeremy KINGSTON

La Méridienne: 12 Strangers, Three Movements, Five Minutes of Eternity

By Leo Ryan

At the Chicago International Puppet Festival, Théâtre de la Massue's *La Méridienne* was not a performance one attends, but a small world one inhabits. Performed for a single spectator at a time, the experience unfolds in three movements, and in three stages: before, during, and after. The meaning does not arrive all at once. It accumulates—first privately, then collectively—proving that intimacy, not duration, is the true measure of theatrical scale.

The evening began in a private Wicker Park home, where 12 guests took their seats around a long dining table for a farm-to-table, multicourse meal prepared by Chicago chef Christopher Sullivan of Twilight Kitchen. A former executive chef at Ikram Café with experience at Blackbird and Avec, Sullivan set a tone of quiet generosity and precision: fresh-from-the-oven sourdough bread; salad of endive, radicchio, blood orange, and toasted pistachio; wild mushroom risotto; Scottish salmon with Moroccan spice and pomegranate molasses; marble potatoes with smoked paprika and garlic; baby broccoli with Aleppo pepper; roasted pork tenderloin with a Dijon and thyme over a bed of farro with caramelized onion and sherry vinegar reduction; and, finally, spiced chocolate bark with salted almonds and chocolate chip cookies.

The food grounded the gathering, signaling that this was not a conventional night at the theater.

Conversation flowed easily among a group that could have felt improbably assembled: a Chicago couple who have long supported the festival; a transplanted Nebraskan former Montessori school administrator who is now launching a lakefront sauna business; an LA-based marketing creative; and his wife, a tech executive. By the time the plates were cleared, the room felt lightly bonded—curious, relaxed, and open.

Then the structure of the evening gently revealed itself.

Phones were put away. One rule was stated plainly: no discussion of the “puppet show for one” until everyone had seen it.

One by one, each guest was invited to leave the table and enter another room, where *La Méridienne*, a five-minute puppet play by Théâtre de la Massue-Cie Ezequiel Garcia-Romeu (France), was performed for them alone. When the viewer returned, they offered no explanation. The rhythm repeated: one disappears, 11 remain, anticipation quietly accumulates.

Behind the curtain, *La Méridienne* compresses an entire human arc into five minutes. An unseen puppet showman, tucked invisibly inside his tiny theater, presents the fragility of human thought in the face of time's passage. Birth, life and its apprenticeships, and eventual disappearance into the universe unfold as if in a dream. The scale is miniature; the effect is cosmic.

The piece was created by Ezequiel Garcia-Romeu, founder of Théâtre de la Massue, whose work has long explored intimacy, scale, and the fragile contract between performer and spectator. “I was told a five-minute show would never find an audience,” he recalls. “That was 40 years and hundreds of performances ago.” The piece stands as a quiet rebuttal to the idea that duration determines value.

In conversation after the performance, Garcia-Romeu spoke about the centrality of the number 3 within the work. The short show itself unfolds in three movements. The experience of *La Méridienne* is structured in three stages: before, during, and after the show. The performance is not confined to the moment behind the curtain; it begins with the shared meal and concludes with the collective reckoning that follows once the final guest returns.

Garcia-Romeu and Théâtre de la Massue's chargée de production, Marie-France Leccia, explained that audience response varies dramatically depending on the group. The 6:30 p.m. performance that evening, they said, felt “like a diplomatic dinner”—polite, restrained, and carefully managed. The 9 p.m. seating was filled with artists, where wine flowed freely and the room's volume rose with enthusiasm. The 4 p.m. group I attended bonded quickly and easily. Conversation was light, laughter came readily, and curiosity outweighed caution.

That variability is not incidental; it is fundamental to the piece. *La Méridienne* does not prescribe an emotional outcome. Instead, it reveals the social chemistry already present in the room. The puppetry—encountered alone, without witnesses or immediate commentary—becomes a private axis around which the group later reorients.

Only after all 12 guests had passed behind the curtain were we allowed to speak openly. What followed was not analysis so much as recognition: overlapping impressions, moments that landed differently, silences that carried distinct meanings. The work resisted summary, and that resistance felt intentional.

In a festival filled with theatrical scale and technical mastery, *La Méridienne* stood apart by asking for less—less time, less audience, less certainty. In return, it offered something rare: a fleeting community shaped by food, waiting, and trust. For one evening, 12 strangers agreed to orbit an unseen center, discovering that the most durable part of the performance happens not during the show, but in what lingers after.

“I was told a five-minute show would never find an audience,” Ezequiel Garcia-Romeu recalls. “That was 40 years and hundreds of performances ago.”